

Plus blanc que blanc. Une étude critique des travaux sur la *whiteness*

Bastien Bosa

À la différence des États-Unis ou de la Grande-Bretagne, les questions « raciales » restent très largement un « impensé » scientifique pour les chercheurs français en sciences sociales et, de fait, les travaux en langue anglaise sur les questions de « race » restent, jusqu'à une période récente, mal connus en France¹. Je voudrais combler en partie cette lacune en présentant un secteur de la recherche très dynamique aux États-Unis, mais dont on n'a reçu quasiment aucun écho en France : celui des études sur la *whiteness*. Le mot *whiteness* lui-même est d'ailleurs presque impossible à traduire (blancheur ? blanchité ? blanchitude ?) et il me semble qu'il existe un malentendu qui tend à provoquer une méfiance *a priori* vis-à-vis de l'usage d'un tel concept : alors même que l'expression « *whiteness studies* » peut laisser penser que les auteurs qui se réclament d'un tel courant sont engagés dans une entreprise de réification ou, pire, de promotion de « l'identité blanche », la quasi-totalité d'entre eux revendiquent en fait une vision « constructiviste » qui vise à la fois à « déconstruire » et « dénaturer » la catégorie « blanc » (notamment par une démarche historique, mais aussi en soulignant la diversité interne à cette catégorie) et à dénoncer les privilèges dont bénéficient les Blancs. Il s'agira donc dans ce texte de présenter à grands traits les orientations générales de ce courant aux États-

1. Pour des raisons que je ne peux pas développer ici, on a plus parlé de « racisme » et de « migrations » que de « race » dans les univers scientifiques français. Aux États-Unis, des chercheurs en sciences sociales se sont intéressés à la question raciale dès les premières années du xx^e siècle (notamment Du Bois mais aussi Park et les chercheurs de l'École de Chicago). En Grande-Bretagne, la formation d'un champ d'études consacrées aux relations raciales a émergé entre la Seconde Guerre mondiale et la fin des années 1960.

Les nouvelles frontières de la société française

Unis, dont je suggérerai la fécondité potentielle dans le cadre français².

Les premiers ouvrages faisant spécifiquement référence au concept de *whiteness* sont apparus au début des années 1990. Tout d'abord très peu nombreux et formant un ensemble hétéroclite, les travaux s'inscrivant dans ce courant de pensée se sont multipliés à partir de la deuxième moitié des années 1990, aboutissant à la formation d'un véritable champ de recherche. Malgré un certain ralentissement de la production scientifique au cours des années 2000, les *whiteness studies* ont confirmé leur légitimité, à la fois dans les enseignements et les pratiques de recherche. Il est important de prendre en compte, cependant, que ce label des *whiteness studies* (que l'on appelle aussi parfois « *critical studies of whiteness* »), renvoie à un ensemble de travaux peu homogènes. Ceux-ci s'inscrivent en effet dans des traditions disciplinaires très diverses. Si l'histoire (et en particulier l'histoire du travail) et la sociologie sont probablement les mieux représentées, les questions de *whiteness* dépassent le champ des sciences sociales au sens strict : de nombreux auteurs appartenant aux *cultural studies*, à la critique littéraire ou aux études cinématographiques ont également contribué au succès du concept, à partir notamment des travaux de Toni Morrison et de son livre, *Playing in the Dark*, publié en 1992³. Par ailleurs, même les livres qui s'inscrivent au sein d'une même discipline reposent parfois sur des partis pris théoriques et méthodologiques très différents. Du fait de cette situation, j'ai choisi de renoncer à l'idée d'une présentation exhaustive ou fidèle à toutes les dimensions de ce courant de

2. Si le courant a surtout été influent aux États-Unis, de nombreux auteurs font également référence au concept de *whiteness* en Grande-Bretagne, en Australie ou en Afrique du Sud. Voir le texte de Steve Garner [2006] sur l'intérêt du concept de *whiteness* pour penser les mondes européens.

3. Le livre réunit une série de conférences données par Morrison à l'Université de Harvard. Elle y propose une analyse critique de la « présence noire » chez divers auteurs américains (Melville, Twain, Hawthorne, Hemingway, etc.), dont elle montre notamment qu'ils écrivaient en direction d'un public toujours pensé comme « blanc ». Toni Morrison a reçu le prix Nobel de littérature l'année suivante et son œuvre a connu un grand succès en France. Elle a été notamment professeur invitée par l'École normale en 1994 et *Playing in the Dark* a été traduit en 1995 (mais en conservant le titre anglais). Pour autant, il semble que cet intérêt pour l'œuvre de Morrison en France n'a que peu contribué à faire des questions raciales un objet d'études légitime. Pour ce qui est des études sur le cinéma, on se reportera notamment au travail de Richard Dyer [Dyer, 1997], qui dénonce le caractère tout à la fois omniprésent et invisible de l'identité blanche dans la production cinématographique. Selon lui, les Blancs « créent les images dominantes du monde sans se rendre compte qu'ils créent ce monde à leur image ».

recherche. Il s'agira plus modestement d'introduire certaines idées qui, de mon point de vue, sont susceptibles d'intéresser les chercheurs français en sciences sociales.

Je présenterai tout d'abord quelques travaux issus d'un premier courant (que l'on pourrait qualifier « d'historien ») dont l'objectif est de décrire des processus de construction des frontières entre les groupes « racialisés » aux États-Unis. Je développerai ensuite une idée forte d'un autre courant des *whiteness studies*, qui met en avant le fait que la « race » ne concerne pas uniquement les « non-Blancs » et qu'elle a des effets sociaux très forts sur l'ensemble de la population. Enfin, j'insisterai sur le fait que l'ensemble des auteurs engagés dans les *whiteness studies* donnent une dimension politique à leur travail. Pour finir, je tenterai d'évaluer de manière critique l'intérêt de ces travaux pour le contexte français.

La construction historique de la « blanchité »

La question posée par un premier ensemble d'auteurs est la suivante : comment les catégories raciales sont-elles créées et comment évoluent-elles avec les générations ? Dans le contexte états-unien, il s'agissait de prendre au sérieux l'idée que les immigrants en provenance d'Europe au XIX^e siècle avaient été perçus comme appartenant à des groupes raciaux divers et qu'ils n'étaient « devenus blancs » ou « caucasiens » qu'au cours du XX^e siècle. Une série de livres se donnent ainsi pour ambition de décrire le processus suivant lequel différents groupes en sont venus à s'identifier, et à être identifiés par les autres, comme des « Blancs », en détaillant bien entendu l'impact de ces changements de catégorie sur les groupes en question et sur l'ordre social en général. Présentons rapidement deux auteurs qui représentent bien ce courant de recherche⁴.

Le premier, David Roediger, a publié en 1991 un livre intitulé *The Wages of Whiteness* (« Le salaire de la blanchité »), qui pose la question de l'identification des membres des classes populaires à la catégorie « blanc » au XIX^e siècle [Roediger, 1991]. Selon Roediger, certains groupes, en particulier les Irlandais, se sont

4. J'aurais pu choisir de présenter de nombreux autres livres qui ont paru sur ces questions, en particulier ceux de Theodor Allen qui a publié deux volumes intitulés *The Invention of the White Race* [Allen, 1994 et 1997].

Les nouvelles frontières de la société française

livrés à un travail de différenciation symbolique vis-à-vis des esclaves noirs, de façon à faire ressortir leur propre « blanchité » (qui n'avait jusque-là rien d'évident⁵). On notera que le titre est repris du chercheur noir, W.E.B. Du Bois, qui écrivait au début du XX^e siècle que la *whiteness* jouait le rôle d'un « salaire psychologique compensatoire ». La *whiteness* apparaît donc clairement comme le produit d'une construction et non comme une catégorie évidente, naturelle.

Un deuxième auteur fondamental de ce courant est Matthew Frye Jacobson qui a publié en 1998 un livre intitulé *Whiteness of a Different Color*, prenant pour objet la perception des différentes vagues de migrants par les « Américains » (sous entendu les *WASP*). Il établit un très large panorama, de 1790 à 1965, qui lui permet de se départir d'une vision monolithique de la *whiteness*, et par conséquent de la conception binaire « Blancs/Noirs » des relations raciales qui est pourtant souvent naturalisée. Son étude souligne en effet l'existence de relations ambiguës et changeantes entre race, ethnicité et nationalité, et elle propose une chronologie révisée de l'histoire américaine, autour de trois grandes périodes. La première (1790-1840) est caractérisée, d'une part, par un nombre restreint d'immigrants et, d'autre part, par l'existence d'un régime racial binaire autour de l'opposition « Blancs/Noirs » (la catégorie « *free white person* » donnant accès à la citoyenneté américaine). La deuxième période (1840-1920) est marquée à la fois par une immigration massive et par une fragmentation du groupe des Blancs du fait de préjugés proprement « raciaux » contre les immigrants (Allemands et Irlandais, ou plutôt Teutons et Celtes). Enfin, après les années 1920, on retrouve une période de restriction de l'immigration durant laquelle la race est à nouveau assimilée à la couleur. Une nouvelle catégorie s'impose, celle de « Caucasien », qui permet de regrouper des groupes et nationalités auparavant perçus comme « racialement » divers. Au terme de ce processus, on retombe donc sur une *colour line*, qui réifie la race (et la réduit à la couleur) comme la différence ultime entre les peuples. Paradoxalement, Jacobson montre que ce régime binaire s'est trouvé renforcé à la fois par la remise en cause du racisme à la suite de la Seconde Guerre mondiale (le livre

5. Roediger montre ainsi que les Irlandais apparaissaient dans de nombreuses représentations publiques (notamment les caricatures des journaux) comme racialement distincts des *WASP*.

Une étude critique des travaux sur la whiteness

analyse en particulier les travaux d'anthropologues comme Ruth Benedict) et par la lutte pour les *civil rights*.

Par ailleurs, à côté de ces grandes fresques portant sur des échelles et des temporalités très larges, d'autres auteurs se sont concentrés sur des groupes particuliers. On retiendra deux livres dont les titres sont particulièrement évocateurs. Le premier, *How the Irish became White ?* publié en 1995 par l'historien de Harvard Noel Ignatiev, prolonge l'argument de Roediger en se concentrant spécifiquement sur le cas des immigrés irlandais. Le second, *How did Jews become White Folks ?* écrit par l'anthropologue Katherine Brodtkin Sacks, montre, à partir de l'exemple de sa propre famille, que les juifs ont été historiquement racialisés de manière très diverses, et que ce n'est qu'au sortir de la Seconde Guerre mondiale qu'ils ont progressivement été acceptés comme « Blancs », profitant alors d'un mouvement de mobilité sociale et résidentielle ascendante (dont n'ont pas bénéficié les Afro-Américains)⁶. De manière provocatrice, Brodtkin Sacks explique que ces groupes ont bénéficié d'une politique de discrimination positive qui ne disait pas son nom.

Tous ces travaux provoquent ce que l'on pourrait appeler un « effet de révélation » et de déplacement du regard : ils permettent de souligner à quel point la « race », loin de tout ancrage biologique, est un construit, comment le fait d'être assigné à telle ou telle « race » est très profondément fonction du temps et du lieu dans lequel on se trouve. Dans la deuxième partie de son livre, Jacobson souligne par exemple que pour une même année, 1877, des personnes appartenant apparemment à un même groupe pouvaient se retrouver classées de manières très différentes selon l'endroit où ils se trouvaient aux États-Unis. Il souligne également que les juifs ont été catégorisés de manière très diverses en fonction des époques. Ces travaux portent donc deux idées centrales : d'une part, que les questions de « race » et les phénomènes de « racialisation » constituent un problème central qui ne peut être laissé de côté dans l'écriture des histoires américaines (et européennes) et, d'autre part,

6. Le travail de Brodtkin Sacks [1998] souligne que les questions de race et de classe se superposent en permanence : « Les Juifs et les autres groupes européens sont-ils devenus blancs parce qu'ils sont entrés dans les classes moyennes ? Autrement dit, est-ce que l'argent "blanchit" ? Ou bien le fait d'être incorporés dans une version élargie de la blanchité leur a-t-il ouvert les portes économiques du statut de classes moyennes ? Les deux logiques étaient en fait bien à l'œuvre. »

Les nouvelles frontières de la société française

que les catégorisations raciales n'ont pas de sens intrinsèque en dehors des circonstances sociales dans lesquelles elles ont été produites. Reste à savoir comment la question pourrait se poser dans un pays comme la France, où, officiellement, l'État ne produit pas de catégorisation raciale ?

**La coloration de l'incolore :
la catégorie « blanc » est-elle racialement neutre ?**

Une deuxième contribution importante des études sur la blanchité est la volonté de « colorer l'incolore ». L'analyse se fait ici sur un autre registre : il ne s'agit plus, comme dans le premier courant, de démontrer la plasticité des « races » ou leur caractère artificiel (dans une logique de « construction sociale de la réalité »), mais, au contraire, de souligner que l'appartenance à un groupe « racialisé » a des conséquences bien réelles, qui se transmettent de génération en génération (dans une logique de « réalité des constructions sociales »). Contre l'idée que la « race » n'aurait plus d'importance dans le monde contemporain (à travers l'idée du multiculturalisme, du métissage ou dans le cas français du républicanisme), il s'agit de souligner que le fait d'être « blanc » procure indéniablement des avantages ou des privilèges, même si cela ne se voit pas explicitement. De même que les chercheurs se penchant sur la construction sociale des distinctions sexuelles ont montré que les études de « genre » ne concernaient pas que les femmes, les chercheurs des *whiteness studies* défendent l'idée que la « race » ne concerne pas seulement les « non-Blancs ». En effet, pour un individu donné, le fait d'être classé ou non comme Blanc est susceptible d'avoir des effets importants sur ses expériences personnelles et sur ses interactions sociales quotidiennes (par exemple pour louer un appartement, entrer dans un club ou parler à un agent de police). De ce point de vue, le travail fondateur est celui de la sociologue Ruth Frankenberg qui a écrit en 1993 un livre intitulé *White Women, Race Matters: the Social Construction of Whiteness*.

L'argument principal est le suivant : de la même manière que les membres d'un groupe majoritaire pensent qu'ils n'ont pas d'accent lorsqu'ils parlent, les Blancs pensent qu'ils n'ont pas de « race ». Or, les *whiteness scholars* montrent en fait que c'est bien

Une étude critique des travaux sur la whiteness

le premier privilège des « Blancs » que de ne *pas* avoir à penser à la race : pour beaucoup d'entre eux, explique Frankenberg, la race est un concept lointain et abstrait et ils s'imaginent n'appartenir à aucun groupe en particulier. Frankenberg décrit ainsi la *whiteness* comme un « marqueur non-marqué » (« *unmarked marker* »), c'est-à-dire comme une référence implicite, universelle, et indéfinie, comme une norme contre laquelle se définit la différence⁷. Suivant une sorte de cercle vicieux, cette appropriation de l'universel permet de masquer les « privilèges » dont bénéficient les Blancs et elle contribue dans le même temps à les renforcer. La *whiteness*, malgré son omniprésence dans la vie des personnes (qu'elles soient « blanches » ou non), est rendue invisible et elle est construite comme signe de la normalité⁸.

Par ailleurs, cette façon de voir les choses permet de souligner que, pour l'essentiel, les avantages de la *whiteness* ne sont pas tant liés à l'existence d'un racisme direct qu'à diverses pratiques institutionnelles qui ont, elles aussi, tous les aspects de la neutralité, et qui, formellement, n'ont pas de fondements raciaux. Par exemple, des transactions de la vie quotidienne qui sont bien souvent non problématiques pour les Blancs ne le sont pas forcément pour les autres, qui peuvent faire l'objet de suspicions diverses. Un des objectifs des *whiteness studies* est donc de rendre visibles les privilèges des Blancs, sans se limiter aux formes de racisme les plus ouvertes⁹. Les questions immobilières ont ainsi été travaillées par divers auteurs, qui ont souligné que l'Amérique de l'après-guerre avait été caractérisée par une puissante politique de discrimination positive qui ne disait pas son nom : le fait d'être classé comme « Blanc » (selon le nouveau sens de « Caucasiens ») donnait accès à des possibilités de logement et d'ascension sociale, dont étaient exclus ceux qui étaient catégorisés comme « Noirs »¹⁰.

On mesure l'intérêt d'un tel outil de « particularisation » des Blancs dans le cas français, qui correspond au modèle par

7. On note encore une fois le parallèle avec les formes de domination sexuées ou genrées : nous vivons dans un monde où la norme – au double sens de modèle et de moyenne – est le masculin.

8. Même s'il est indéniable, comme l'a souligné Bell Hooks [1997], que la catégorie « blanc » est beaucoup plus invisible pour ceux qui en font partie que pour les autres.

9. Cf. en particulier les réflexions de Philomena Essed [1991] sur le « racisme quotidien ».

10. Cf. [Brodin Sacks, 1998].

Les nouvelles frontières de la société française

excellence d'une vision *colour-blind*. Du fait de ce que l'on appelle « l'idéologie républicaine », il semble en effet très difficile de penser que l'ordre social français puisse être structuré par des relations sociales racialisées ou même que les processus de ségrégation puissent constituer des entraves à la mobilité sociale ascendante, ceci au bénéfice des « établis » (c'est-à-dire des Blancs). Et pourtant, les questions que soulèvent les auteurs des *whiteness studies* sur la position « non-marquée » et « normative » des Blancs méritent peut-être d'être posées.

Est-il moins vrai en France qu'aux États-Unis qu'un Noir est plus facilement « racialisé » qu'un Blanc au sens où l'on considère plus facilement qu'il représente un « groupe » particulier¹¹ ? Est-il moins vrai en France qu'aux États-Unis que lorsqu'un groupe est composé uniquement de Noirs, il est plus facilement perçu comme « communautariste » ou qu'il est plus facilement « racialisé » qu'un groupe composé uniquement de Blancs¹² ? Toni Morrison explique par exemple que quand un texte parle « d'Américains » sans donner de précision, c'est généralement d'Américains « blancs » qu'il s'agit. On peut se demander de la même manière si, lorsque l'on parle de « Français » sans donner de précision, par exemple dans les enquêtes sociologiques, ce n'est pas de « Français blancs » qu'il s'agit¹³ ? Dans de nombreuses situations, il semble même que le mot « Français » soit devenu un substitut de « Blancs », tant chez les Blancs parlant d'eux-mêmes que chez les non-Blancs français parlant des Blancs.

De manière plus générale, n'est-ce pas cette « neutralité raciale » des Blancs qui explique que le mouvement anti-raciste en France se soit concentré beaucoup plus sur les désavantages et les discriminations dont étaient victimes les « minorités » que sur les privilèges dont bénéficient ceux qui sont « majoritaires » ? À l'inverse, n'est-ce pas une récente « racialisation » ou une « colorisation » des

11. Comme le remarque Steve Gardner [2006], reprenant un argument de Peggy McIntosh [1988], l'un des avantages de la « blancheur » est qu'elle permet de passer inaperçu dans l'espace public (« *unharrassed* » et « *unothered* »).

12. Cette hypothèse permettrait par exemple de comprendre pourquoi le fait qu'il y a beaucoup de « Noirs » dans l'équipe de France de football semble soulever plus de questions que le fait qu'il y a beaucoup de « Blancs » dans les universités ou dans les conseils municipaux.

13. On peut faire l'hypothèse que de nombreuses enquêtes sociologiques dans lesquelles ne sont interrogés que des « hommes blancs » ne sont pas spécialement qualifiées de travail sur « la blancheur et la masculinité ».

Une étude critique des travaux sur la whiteness

Blancs qui fait que certains intellectuels français¹⁴ qui se prévalaient d'une vision universaliste dans les années 1980 se retrouvent aujourd'hui à attaquer ce qu'ils appellent le « racisme anti-Blancs »¹⁵ ?

La dimension politique et normative

Une troisième spécificité, commune à l'ensemble des auteurs se revendiquant des *whiteness studies*, est la revendication explicite d'une portée normative du travail scientifique. Les analyses critiques de la blanchité se pensent comme inséparables d'une critique du racisme, c'est-à-dire à la fois de l'absurdité de l'utilisation de la « race » comme moyen de catégoriser les humains et des formes de domination ou d'oppression qui en résultent. Pourtant, ce combat antiraciste n'est pas lui-même sans ambiguïté et il peut prendre des formes contradictoires. Les choix politiques reflètent finalement la tension que l'on a déjà soulignée au niveau scientifique : alors que certains insistent sur le caractère arbitraire et construit des « catégories », d'autres mettent au contraire l'accent sur la réalité de leurs effets sociaux.

Une première position, qui est par exemple celle de David Roediger, se donne pour objectif d'abolir la *whiteness*¹⁶, qui fonctionnerait comme un club accordant des privilèges à certaines personnes. C'est également la ligne suivie par Noel Ignatiev, qui publie un journal intitulé « *Race Traitor* », dont la devise est « La trahison à la race blanche est une loyauté à l'humanité ». Dans un manifeste intitulé « Six façons de combattre le fait d'être Blanc », Ignatiev évoque la possibilité d'« arrêter » d'être Blanc, conformément à l'idée qu'il n'existe pas une essence de la race, mais seulement une construction sociale de cette dernière. Ignatiev

14. On pense par exemple aux auteurs de la pétition de 2005 qui visait à dénoncer des « ratonnades anti-Blancs » (parmi lesquels Alain Finkielkraut, Jacques Julliard et Bernard Kouchner).

15. George Lipsitz, dans son livre *Possessive Investment in Whiteness* explique que le simple fait que les Blancs bénéficient de leur statut de « Blancs » est une forme de racisme. Paradoxalement, la critique contre le communautarisme de la part des conservateurs peut être interprétée comme une forme d'*identity politics* (que Lipsitz appelle *white entitlement*) [Lipsitz, 1997].

16. Cf. son livre *Toward the Abolition of Whiteness: Essays on Race, Politics and Working Class History* [Roediger, 1994].

Les nouvelles frontières de la société française

explique par exemple que chaque fois qu'il écoute une remarque raciste, il essaye de briser la « solidarité de race » (« *the white club* ») en répondant : « Vous dites ça parce que vous pensez que je suis Blanc ».

La deuxième position, défendue par exemple par Frankenberg, revendique au contraire la nécessité de créer ou de promouvoir une « blanchité positive » (« *a good whiteness* »), c'est-à-dire qui ne serait pas associée au racisme ou au capitalisme (« *a white race-cognisant politic of resistance* ») [Frankenberg, 1993]. Selon elle, il est nécessaire de commencer par reconnaître sa propre *whiteness*, aussi arbitraire soit-elle, pour pouvoir combattre la domination raciale en général. C'est notamment une façon de dire aux militants antiracistes que la meilleure façon de combattre le racisme n'est pas de nier l'importance de la « race ». Pour elle, les attitudes *colour-blind* ou *race-evasive* sont dangereuses car elles contribuent à nier le fait que les groupes « racialisés » sont reliés entre eux par des relations de domination. Le message implicite est donc qu'il est impératif de « raciaiser » les Blancs pour leur faire prendre conscience de leur privilège¹⁷.

Cette importance du travail politique se retrouve également dans le fait que de nombreux auteurs font de l'égo-histoire ou laissent une place de choix aux anecdotes personnelles. Dans son livre sur « comment les juifs sont devenus Blancs », Karen Brodtkin parle ainsi en tant que « juive » et utilise le « nous » tout au long de son texte.

Les limites des *whiteness studies*

Après cette présentation trop succincte de quelques-unes des idées centrales portées par les *whiteness studies*, je voudrais pointer quelques problèmes que posent ces approches.

17. Une troisième position, défendue par exemple par Vron Ware, affiche pour objectif de « détruire le système de pensée raciale dans son ensemble » [Ware, 1992]. L'argument est qu'en s'attaquant à l'idée de race blanche, on pourra remettre en cause toute pensée raciale en générale. Cette critique vise en particulier les travaux de Roediger et Ignatiev qui se voient accusés de dénigrer la *whiteness* tout en célébrant la diversité ethnique des autres groupes.

Un travail centré sur les représentations

La première critique concerne le fait que les historiens ont tendance à s'intéresser uniquement aux représentations et à négliger, du même coup, d'une part l'étude des mécanismes concrets structurant l'appareil social et institutionnel sur lequel s'appuient les classifications, et, d'autre part, les expériences des personnes catégorisées. Ainsi, Roediger mobilise principalement des analyses de discours (ses principales sources sont les propos des dirigeants, des journalistes, des écrivains, etc.), et il ne s'appuie que trop rarement sur des situations sociales concrètes¹⁸. Son ouvrage est également caractérisé par des spéculations psycho-historiques qui peuvent être intéressantes, mais qui ne sont pas réfutables. Si Roediger affirme régulièrement qu'a émergé un *sense of whiteness* au sein des classes populaires au XIX^e siècle, sa démonstration manque d'éléments empiriques convaincants et elle ne donne que trop peu la parole aux classes populaires elles-mêmes.

De la même manière, Jacobson travaille essentiellement à partir d'images et de représentations (des discours sur la race) et s'appuie souvent sur les stéréotypes les plus racistes. Les dimensions les plus « ethnographiques » de son texte (ceux qui détaillent des interactions, des pratiques sociales ou des événements concrets) sont des descriptions tirées de textes littéraires, et le point de vue des immigrants eux-mêmes n'apparaît quasiment pas.

Cette critique, souvent formulée, selon laquelle les auteurs des *white studies* n'auraient pas fait un travail empirique suffisant pour valider totalement leurs hypothèses (ou qu'ils se soient cantonnés à faire des analyses culturelles très larges) est très vraisemblablement valide¹⁹. Pour autant, cela ne veut pas dire que les arguments qu'ils proposent ne méritent pas de continuer à être explorés à partir d'études concrètes, situées dans des contextes historiques précis, et attentives à la complexité des situations. Les limites empiriques de certains travaux du courant de *whiteness studies* ne doivent pas dissuader les chercheurs de prendre au sérieux les pistes de recherche proposées.

18. On le sait, il ne suffit pas de produire des modèles pour s'assurer qu'ils seront ensuite intériorisés par les individus à qui ils s'adressent ou qu'ils auront un impact sur leurs expériences ordinaires.

19. Voir notamment l'article de Peter Kolchin [Kolchin, 2002].

Les nouvelles frontières de la société française

Le bien-fondé de l'utilisation du concept de whiteness

Un deuxième problème, plus profond, concerne le bien-fondé de l'utilisation du concept de *whiteness* lui-même, et le risque qu'il fait courir de retomber de manière implicite dans une conception essentialiste de la race : n'y a-t-il pas un danger à l'utilisation/importation d'un concept « racial », ceci d'autant plus qu'il n'existe pas dans le sens commun en France ? On retrouve ici le débat central autour de la nécessité, ou non, pour les chercheurs de recourir à la notion de « race » dans leurs travaux pour décrire et analyser la persistance des phénomènes de « racialisation » dans la société. Le fait d'utiliser ces catégories sans les questionner ne revient-il pas implicitement à considérer la « race » comme un phénomène « naturel » ou « pré-juridique » ? Ne revient-il pas implicitement à renforcer les modes de ségrégation implicite dans la pensée raciale ? L'argument le plus courant de ceux qui militent pour l'utilisation du concept de « race » dans les sciences sociales consiste à répondre que même si l'idée de « race » n'est pas « scientifiquement » valide, elle fait partie du « langage commun » et elle a des effets sociaux qu'il est indispensable de prendre en compte.

Dans le cas de la « blanchité », le problème est plus compliqué car c'est une notion qui n'existe pas dans le langage ordinaire. En réalité, nous l'avons montré, l'argument des *whiteness scholars* est précisément que le fait de parler de *whiteness* est la seule façon de dévoiler « l'invisibilité paradoxale » des « Blancs » (fondée sur une *absence manifeste* en même temps qu'une *présence indéniable*) et les privilèges associés à la condition de « Blanc » (ce serait en ce sens une catégorie analytique plus qu'une catégorie indigène).

On pourra rétorquer néanmoins que l'usage d'une telle catégorie, intrinsèquement « réifiante » et « homogénéisante », contribue inévitablement à raciaiser davantage le monde, en naturalisant les catégories, voir en leur donnant une légitimité qu'elles n'ont pas dans le sens commun²⁰. On se retrouverait donc très loin de l'objectif avoué qui est de montrer que les formes de catégorisations raciales n'ont pas de sens hors d'un contexte

20. Vron Ware explique ainsi que les *whiteness studies* font courir le risque de percevoir la blanchité comme un objet d'étude neutre, respectable et sans danger [Ware, 1992].

Une étude critique des travaux sur la whiteness

historique particulier dont elles sont le produit. Il ne peut évidemment pas y avoir d'attitude « blanche » généralisable : c'est pourtant ce que peut laisser penser le fait même de parler de *whiteness* pour des époques et des lieux très divers et d'insister sur son omniprésence (même si l'on souligne dans le même temps son caractère évanescent et indéterminé).

Par ailleurs, de nombreux auteurs utilisent la *whiteness* comme une catégorie d'analyse allant de soi et ils lui donnent un pouvoir explicatif, qui tend à ignorer d'autres formes d'oppression, d'inégalité ou d'exploitation : dans les travaux de Roediger, on a ainsi un portrait relativement monolithique et unidimensionnel de la classe ouvrière blanche. De même, on pourrait prendre dans ces textes sur la *whiteness* de nombreux exemples de généralisations à l'emporte-pièce : parler en général, de l'attitude des « Blancs », des « *southerners* » et des « Américains » ne va pas sans poser problème.

Où est la nouveauté ?

Enfin, une troisième critique que l'on peut formuler est que, derrière la nouveauté du langage, les « découvertes » des *whiteness studies* peuvent être relativisées. On notera tout d'abord que, depuis longtemps, des études ont souligné le caractère construit de la race : les *whiteness scholars* ne sont évidemment ni les seuls, ni les premiers à remettre en cause le traitement de la race, de l'ethnicité ou de la nationalité comme des caractéristiques primordiales de groupes. Dans *White over Black*, publié en 1968, Winthrop Jordan n'utilisait pas le langage de la construction sociale, mais l'approche était similaire : il s'agissait bien d'interroger la façon suivant laquelle les colons anglais conceptualisaient leurs relations avec les esclaves noirs et les Amérindiens. Il en va de même pour le livre d'Edmund Morgan, *American Freedom, American Slavery*, publié en 1975, ou celui de Virginia Dominguez intitulé *White by Definition*, qui propose une analyse historique de l'évolution des classifications sociales et juridiques de la « race » en Louisiane²¹.

21. Cf. également le texte de Barbara Field écrit en 1982. Cette critique doit être nuancée dans la mesure où les *whiteness scholars* sont les premiers à insister sur le fait que les *whiteness studies* ne sont pas une invention récente, mais qu'elles s'enracinent en particulier dans une longue tradition intellectuelle d'auteurs africains-américains. D'une

Les nouvelles frontières de la société française

Par ailleurs, on peut se demander s'ils ne restent pas certaines incertitudes derrière l'effet de « révélation » que produisent les titres « Comment les juifs sont devenus blancs ? » ou « Comment les Irlandais sont devenus blancs ? ». On peut en effet s'interroger sur la dimension métaphorique de l'idée de *whiteness* et sur les ambiguïtés qu'elle implique. Lorsque ces auteurs affirment que tel ou tel groupe est devenu « blanc », veulent-ils signifier qu'ils ont changé de statut racial, au sens propre du terme, ou simplement, laisser entendre qu'ils ont cessé de faire l'objet de discrimination et qu'ils sont devenus « acceptables » ? Il est en effet parfaitement possible de mépriser un groupe sans remettre en cause sa « blanchité ». Thomas Guglielmo a d'ailleurs montré, dans son livre *White on Arrival, Italians, Race, Colour and Power in Chicago, 1890-1945*, que, presque sans exception, les Italiens du nord et du sud étaient tous classés comme des Blancs, lorsqu'ils arrivaient, mais que cela ne les empêchait pas d'être victimes de discriminations. Dans ce cas, les études de *whiteness* apportent-elles véritablement quelque chose de nouveau par rapport à des approches plus classiques en termes de ségrégation ou domination ?

Conclusion

Le champ des études sur la *whiteness* semble donc traversé, tant dans ses implications scientifiques que politiques, par une tension liée au caractère inévitablement contradictoire des deux aspects de la « race ». Il existe en effet deux risques majeurs symétriques. Si l'on s'attache à montrer que la race est une construction artificielle, historiquement construite, qui n'a pas de sens en soi, on s'expose à oublier le fait que ça ne l'empêche pas d'avoir des effets bien réels. Inversement, si l'on se donne pour ambition de décrire dans le détail ces effets, on risque bien de présenter la race comme un phénomène omniprésent et inévitable, et d'oublier d'en dénoncer le caractère construit et arbitraire. Cette tension peut être interprétée comme un signe d'incohérence. Je pense au contraire qu'elle fait inévitablement partie de toute approche constructiviste (suivant laquelle les races ne sont pas un « fait biologique » mais une « construction sociale ») et qu'il est important d'insister à la fois sur la « construction historique et sociale de la réalité » et sur la « réalité des construits sociaux ». Si ma

Une étude critique des travaux sur la whiteness

présentation m'a conduit à séparer ces deux aspects, dans les faits, ceux qui s'intéressent au caractère construit de la race doivent également prendre en charge ses effets sociaux, soulignant, autant que la variabilité des classifications, l'impact de ces dernières sur les groupes concernés. Ainsi les historiens des *whiteness studies* mentionnent également le caractère fondamentalement racialisé de l'histoire américaine²². Inversement, ceux qui s'intéressent aux effets de la *whiteness* ont toujours conscience de son caractère construit²³.

Au total, il ne s'agissait donc pas ici d'inviter les chercheurs français à importer mécaniquement une notion d'origine états-unienne pour la transposer sans critique dans un autre contexte. L'objectif était plutôt de présenter une série de débats et de perspectives, parfois complémentaires, parfois contradictoires, pouvant renouveler notre regard sur des phénomènes déjà connus, ou faire apparaître des questions que l'appareil conceptuel mobilisé jusque-là n'avait pas permis de saisir.

Comme bien souvent dans les sciences sociales, il n'est pas toujours aisé de trancher entre diverses approches et il est parfois préférable de se donner pour tâche d'explicitier les tensions plutôt que de prétendre les résoudre de manière définitive. Il serait ainsi dommage de se priver de notions qui peuvent non seulement avoir un contenu heuristique fort, mais qui peuvent également renforcer la capacité des chercheurs à éclairer le débat public, en explicitant le fait que si les formes de divisions raciales et les processus de racialisation sont toujours des constructions historiques et sociales, ils n'en constituent pas moins une dimension centrale pour la compréhension des mondes contemporains.

certaine manière, Du Bois fait figure de « père fondateur », notamment à travers son texte *The Souls of White Folk* publié pour la première fois en 1910 dans un journal de New York (*The Independent*) et republié en 1920. Roediger cite également Frederick Douglass qui affirmait qu'il n'y avait pas de « problème noir » mais seulement un « problème blanc ».

22. Un des livres de David Roediger s'intitule par exemple *Coloured-white*, de façon à souligner que les « Blancs » portent eux aussi une identité raciale.

23. Ruth Frankenberg écrit ainsi en introduction de son livre *Displacing Whiteness* : « Pourquoi parler de "blanchité" étant donné le risque qu'en entreprenant ce travail intellectuel sur cette notion on ne contribue à la recentrer plutôt qu'à la marginaliser et même à réifier le mot et ceux qu'ils représentent ? »

Les nouvelles frontières de la société française

BIBLIOGRAPHIE

- ALLEN T.W. (1994), *The Invention of the White Race, Vol. 1 : Racial Oppression and Social Control*, Verso, Londres.
- , (1997), *The Invention of the White Race, Vol. 2 : The Origin of Racial Oppression*, Verso, Londres.
- BRODKIN SACKS K. (1998), *How Jews Became White Folks and What That Says About Race in America*, Rutgers University Press, New Brunswick, N.J. et Londres.
- DOMINGUEZ V. (1994), *White by Definition : Social Classification in Creole Louisiana*, Rutgers University Press, New Brunswick, N.J. et Londres.
- DU BOIS W. E. B. (1920), « The souls of white folk », in DU BOIS, *Darkwater : Voices from within the Veil*, Harcourt, Brace & Co, New York.
- DYER R. (1997), *White*, Routledge, Londres.
- ESSED P. (1991), *Understanding Everyday Racism. An Interdisciplinary Theory*, Sage Publications, Londres.
- FIELD B. (1982), « Ideology and race in American history », in J. MORGAN KOUSSER et J. MCPHERSON, *Region, Race and Reconstruction, Essays in Honor of C Vann Woodward*, Oxford University Press, New York.
- FRANKENBERG R. (1993), *White Women/Race Matters : The Social Construction of Whiteness*, University of Minnesota Press, Minneapolis.
- FRANKENBERG R. (dir.) (1997), *Displacing Whiteness : Essays in Social and Cultural Criticism*, Duke University Press, North Carolina.
- GARNER S. (2006), « The uses of whiteness : what sociologists working on Europe can draw from US research on whiteness », *Sociology*, n° 40 (2), p. 257-275.
- GUGLIELMO T. A. (2003), *White on Arrival Italians, Race, Color, and Power in Chicago, 1890-1945*, Oxford University Press, New York.
- HANEY-LOPEZ I. (1996), *White by Law : The Legal Construction of Race*, New York University Press, New York.
- HOOKS B. (1997), « Representing whiteness in the Black imagination », in R. FRANKENBERG, *Displacing Whiteness : Essays in Social and Cultural Criticism*, Duke University Press, North Carolina, p. 165-179.
- IGNATIEV N. (1996), *How the Irish Became White : Irish-Americans and African-Americans in the 19th Century*, Routledge, New York.
- JACOBSON M.F. (1998), *Whiteness of a Different Color : European Immigrants and the Alchemy of Race*, Harvard University Press, Cambridge/London.
- KOLCHIN P. (2002), « Whiteness Studies : the new history of race in America », *The Journal of American History*, n° 89 (1), p. 154-73.
- LIPSITZ G. (1995), « The possessive investment in whiteness », *American Quarterly*, n° 47 (3), p. 369-86.
- , (1998), *The Possessive Investment in Whiteness : How White People Profit from Identity Politics*, Temple University Press, Philadelphia.
- MCINTOSH P. (1988), *White Privilege and Male Privilege : A Personal Account of Coming to See Correspondences through Work in Women's Studies*, Wellesley College, Working Paper, n° 189.

Une étude critique des travaux sur la whiteness

- MORRISON T. (1993), *Playing in the Dark: Whiteness and the Literary Imagination*, Vintage, New York.
- ROEDIGER D.R. (1990), *The Wages of Whiteness : Race and the Making of the American Working Class*, Verso, New York.
- , (1994), *Towards the Abolition of Whiteness*, Verso, Londres.
- , (2002), *Colored White: Transcending the Racial Past*, University of California Press, Berkeley.
- WARE V. (1992), *Beyond the Pale : White Women, Racism, and History*, Verso, Londres/New York.